

# ÊTRE À TOUT MOMENT PARTOUT À LA FOIS

Entretien mené par **Aurélien Berthier**  
*Rédacteur en chef du magazine*  
*Agir par la Culture*

# ÊTRE À TOUT MOMENT PARTOUT À LA FOIS

Entretien mené par **Aurélien Berthier**  
Rédacteur en chef du magazine  
Agir par la Culture

**Le concept d'idéologie mobilitaire qu'a développé le sociologue Bertrand Montulet avec Christophe Mincke dans « La société sans répit » permet d'éclairer le tourisme sous le jour d'une idéologie plus globale, celle de l'hypermobilité partout et tout le temps. Nous sommes en effet soumis à des injonctions à (se) bouger, partir, changer, se mouvoir (socialement, géographiquement...) qui ne sont pas sans rapport avec l'explosion touristique. Un phénomène de fébrilité générale qui rend la volonté d'enracinement ou la routine bien peu désirables face à la recherche constante de nouvelles opportunités et au mouvement.**

**AURÉLIEN BERTHIER** D'où vient cette injonction à voyager, à partir le plus loin possible puisqu'une destination proche paraît toujours moins bien, moins désirable qu'une destination lointaine ?

**BERTRAND MONTULET** Avec Christophe Mincke, nous avons voulu montrer que nous vivions dans une société qui est en train de remettre en cause les frontières et où est sans cesse répétée l'idée d'un espace ouvert où il y a toujours une nouvelle opportunité dans le temps qui se présente et qu'il faut pouvoir saisir. Cette opportunité, c'est celle de découvrir de nouveaux espaces, d'être soi-même dans la découverte de la vie et du monde. En somme, l'idéal mobilitaire affirme : « je dois pouvoir aller n'importe où, n'importe quand, quand ça se présente ».

Cette mobilité « kinétique », c'est-à-dire le fait de pouvoir changer tout le temps de projets, de pouvoir tout le temps rebondir sur une nouvelle chose qui se présente, nous éloigne des sécurités traditionnelles. Ainsi, on ne fait plus des vacances comme dans les années 1970 où on retournait chaque année au même camping, pour retrouver les mêmes personnes, dans un lieu qu'on connaît déjà et dans lequel on a une part d'identité. Non, dans l'idéologie dominante actuelle, le type de voyage valorisé sera : pouvoir circuler, être au bon endroit au bon moment, là où se passent les choses. Et si ces choses sont loin, ce n'est pas grave. Et si l'espace où je suis ne va être différencié des autres que par quelques petites caractéristiques, par exemple si ma chambre d'hôtel va être la même partout dans le monde, tant pis. Pour peu qu'on soit au bon moment au bon endroit.

Toutes ces pressions à devoir saisir de nouvelles opportunités de déplacements sont comme redoublées par un jeu médiatique, par toutes les images que nous recevons continuellement sur des nouveaux coins du monde à découvrir, des nouveaux endroits où aller. Elles sont autant d'incitation nous disant : « Tu dois te réaliser ! », « Qu'est-ce que tu fais de ta vie ? », « Comment, tu n'as pas vu tel endroit ? ». En fait, aujourd'hui, les voyages ont en quelque sorte déjà été effectués sur vidéo, avant même qu'on y soit allés. Voyager ne devient qu'une sorte de concrétisation d'un imaginaire qu'on a déjà vécu, justement par l'image elle-même. Loin d'une découverte aventurière, il y a toute une incitation à aller

simplement *concrétiser des images*. D'autant plus qu'on va à son retour (ou pendant le voyage lui-même sur les réseaux sociaux numériques) montrer la photo comme pour dire « j'y étais, je l'ai fait ».

**AB Ces injonctions au voyage et à partir prennent donc place dans un système plus global où plus on est mobile, mieux c'est. Un système qui nous enjoint constamment à la mobilité généralisée, à changer de boulot, de logement, de partenaires, d'opérateur pour trouver le meilleur prix...**

**BM** Ce n'est en effet qu'un épiphénomène d'une logique globale suivant laquelle il n'est plus possible de s'ancrer : rester au même endroit, ce n'est aujourd'hui plus valide. Il suffit pour s'en convaincre d'observer la réaction des gens lorsqu'on leur dit qu'on ne part pas en vacances : on attirera probablement un regard un peu attristé et des remarques de type « ah mon pauvre vieux... ». Et ce, même si on affirme avoir des activités intéressantes prévues *ici*...

Ces idées de pouvoir aller partout, d'avoir envie d'aller partout, de construire soi-même son voyage en fonction des opportunités qui se présentent, de porter soi-même sa mobilité correspondent très bien à l'idéologie d'aujourd'hui. C'est-à-dire aux discours suivant lesquels nous devrions absolument avoir une activité, mais où nous devons en plus nous activer et faire nos choix nous-mêmes, donner un sens à ce qu'on fait, être toujours dans des projets. Et pouvoir évidemment rebondir sur de nouveaux projets qui se présenteraient dans le temps.

Car même en vacances, on est sommés d'être *actifs*. Les vacances ne peuvent plus être le moment où on se dit : « je m'arrête », sinon elles ne seront pas *réussies*. Donc, le voyage, c'est la première réponse à cette injonction à la mobilité, mais ça ne suffit pas. Si on dit qu'on est tout le temps resté sur la plage, on nous dira qu'on est passé à côté de son voyage. Il y a donc toute une pression non seulement à être actif (à participer à une série d'activités) mais aussi à

l'activation (à être la source de sa propre activité). Et tout ça fait partie d'un même esprit idéologique.

**AB C'est né avec le néolibéralisme ?**

**BM** Si le néolibéralisme a beaucoup d'accointances avec ce modèle-là, c'est avant tout fortement lié à l'individualisation, un processus suivant lequel l'individu veut de moins en moins que le groupe lui assigne une place prédéfinie et veut de plus en plus trouver lui-même la place qu'il va prendre, en fonction de ses propres ressources. Évidemment, le néolibéralisme a surfé sur ce processus pour dire : « OK, trouve ton travail ! Et si tu n'en trouves pas, c'est que tu ne t'es pas assez activé pour ».

Plus formellement, le modèle du marché économique est lui-même un modèle d'étendue spatiale où les frontières ne sont pas les bienvenues : je dois pouvoir commercer avec n'importe qui sans entrave. Le modèle de l'économie libérale renvoie également, comme Marx l'avait déjà fait remarquer, au projet de récupérer le plus rapidement possible le capital investi, pour mieux le réinvestir ailleurs. L'espace ouvert et le flux constant de capitaux correspondent donc parfaitement au modèle spatiotemporel valorisé aujourd'hui dans la société sans répit.

**AB Est-ce que cet idéal mobilitaire a tendance à servir les classes plus aisées, mieux dotées pour « saisir les opportunités », au détriment des classes populaires ?**

**BM** Il y a en tout cas toute une question de rayonnement social lié à la mobilité lointaine. Quel est encore le sens, à l'heure de la vidéoconférence, de faire des réunions internationales qui demandent à tous les participants de se déplacer en avion ? Si c'est resté une pratique très fréquente, c'est avant tout parce qu'elle confère du prestige aux individus qui la pratiquent et qui évoluent souvent dans les classes aisées (hommes et femme d'affaires, universitaires, etc.). Car plus on bouge, plus c'est prestigieux.

Si vous dites « moi, j'aime rester dans mon pays », le regard va directement être suspicieux : « Tiens, est-ce que c'est un nationaliste ? Est-ce que c'est quelqu'un qui n'est pas ouvert au monde ? » Or, bien sûr, ce n'est pas parce que vous ne bougez pas que vous n'avez pas un cosmopolitisme relationnel, c'est-à-dire une ouverture aux autres cultures, un intérêt pour ce qui se passe ailleurs, etc. Et ce n'est pas parce que vous bougez que vous avez nécessairement cette ouverture. Prenons l'exemple caricatural de touristes qui ne sortent pas de leur Club Med mais qui affirmeront quand même : « je suis allé au Sénégal » alors qu'ils n'ont rien vu du pays. Ce n'est pas parce que le voyage est effectué que nécessairement l'ouverture au monde est présente. Mais malgré tout, on valorisera celui qui a voyagé. Prenons aussi l'exemple de l'étudiant Erasmus qui aura paressé sur la plage à Barcelone mais qui sera pourtant mieux vu et valorisé que celui qui sera resté étudier laborieusement en Belgique. C'est comme s'il fallait nécessairement être mouvant pour être quelqu'un de bien. Il y a une idéologie qui va dire : « ah, voilà quelqu'un qui voyage, qui découvre, qui est ouvert au monde ! » Peut-être qu'aujourd'hui, cette représentation commence à être battue en brèche pour des questions écologiques et se reconfigurera à l'avenir.

**AB Comme toute idéologie, non seulement, on est enjoint de faire quelque chose, ici de se bouger, de s'activer, de chercher le changement pour lui-même, mais en plus, on est aussi prié d'aimer ça et de l'affirmer. Comment cela se manifeste-t-il ?**

**BM** Dans cette idéologie mobilitaire, on vous demande de vous activer, mais on ne va pas vous dire quoi et comment faire. Car c'est également à vous de trouver le moyen de rentrer dans ce système en lui donnant du sens, en élaborant un plan de manière autonome. La mobilité doit devenir quelque chose qu'on estime positif parce que sinon on remet en question cette injonction à l'ouverture, à sortir des sentiers battus, à devoir par exemple partir

et réussir ses vacances par l'activité. Parce que sinon vous ne participez pas au monde qui est proposé, vous ne cherchez pas votre propre développement personnel et vous êtes donc considéré comme un loser ! Ou stigmatisé comme inactifs.

C'est la même chose avec les injonctions données aux chômeurs. Il ne suffit pas de se dire qu'on est au chômage, c'est-à-dire un travailleur privé d'emploi, et recevoir son allocation ». Non, on est prié de *s'activer*, c'est-à-dire qu'on doit *prouver* qu'on cherche un emploi et ce, même si on sait qu'on n'a aucune chance d'en trouver ! Si on peut le prouver, on recevra son allocation, sinon ce sera la preuve qu'on ne veut pas se réaliser soi-même. Parce que la seule réalisation possible, c'est en cherchant du travail, en restant « En Marche ». Il faut rester dans la fiction que la société n'y est pour rien...

Dans le modèle idéal-typique en vigueur dans les années 60, je vise dans mes études à atteindre un statut social que j'espérais garder toute ma vie. Avec peut-être des possibilités de passer des concours ou de recevoir des promotions (des « mobilités de franchissement ») pour monter les échelons de la pyramide. Globalement, les choses sont stables et mon statut m'est donné par la société.

Mais aujourd'hui, la routine est devenue quelque chose d'infréquentable. Ça devient difficile d'affirmer « je suis bien là où je suis ». S'installer, s'établir, accepter la routine, c'est perçu comme quelque chose qui va nous détruire : non, il faut se bouger, changer, entreprendre ! C'est à moi de montrer tout le temps qui je suis. J'ai une position professionnelle, mais qui sait si mon poste existera encore dans 5 ans ? Si par malheur mon emploi est remis en question, ma qualité sera de me reconstituer dans mon identité sur autre chose. Or, tenir ce discours n'est pas si facile que ça. Car en réalité, on a besoin de routine pour faire un bon boulot. Et puis, chacun investit énormément dans son parcours professionnel, il y a quelque chose d'identitaire profond pour soi qui est lié à son travail et se reconstruire n'est pas sans coût.

**AB Justement, que masquent ces injonctions ? Des rapports sociaux de domination ? Des souffrances sociales ?**

**BM** Nous sommes dans une société qui vous enjoint à « monter des projets », avec une équipe puis une autre, etc. Mais à côté de ces circulations en flux où les travailleurs passent de projet en projet, d'équipe en équipe, nous avons aussi toujours des structures pyramidales héritées de la société de l'ancrage.

Or, on constatera que cela peut être très avantageux de tenir ce type de discours mobilitaire lorsqu'on est tout en haut de la pyramide... C'est-à-dire précisément là où on va pouvoir facilement développer toute une série de projets et se mouvoir socialement – on va même parfois venir vous chercher parce que votre profil est intéressant – tout en ayant l'assurance du statut d'être en haut. Bref, c'est très aisé de vivre la mobilité quand on a toutes les stabilités de la pyramide... Et d'appeler tout le monde à plus de souplesse, de flexibilité, d'agilité quand sa position à soi n'est pas remise en question. Cela permet à un dominant d'être celui qui respecte le mieux les impératifs mobilitaires (l'activité, l'activation, la participation et l'adaptation), ce qui maintient sa domination en légitimant sa place tout en haut de la pyramide et l'exclusion de ceux qui sont à la traîne. Le plus fort dans le jeu de mobilité, c'est celui qui peut non seulement faire bouger l'autre, mais qui peut aussi choisir ses mobilités.

D'autant que dans notre société, on va toujours nier le coût de cette mobilité – que l'individu doit porter seul. C'est-à-dire d'un processus qui va nous faire courir partout et tout le temps, au risque de l'épuisement. On devrait donc toujours se poser la question de savoir si ce coût de mobilité ramène vraiment une plus-value suffisante ou pas.

► **Bertrand Montulet & Christophe Mincke, *La société sans répit – La mobilité comme injonction*, Éditions de la Sorbonne, 2019**